

# Charles Baudelaire

## Pécheur et confesseur, prêtre et victime

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Il est avec Pascal et Racine le troisième diamant des Lettres françaises, c'est-à-dire chrétiennes. Sur la route de l'histoire, il tourne le dos au Progrès et regarde le péché originel. Mais ce regard, tourné non vers le passé mais sur ce qu'il y a malgré tout de plus grouillant et de plus vivant - source intarissable de remords mais aussi fontaine de poésie - n'est pas stérile et ne nous change pas en statue de sel.

A vingt ans, il tente de se donner la mort selon le scénario classique du romantisme. « Je me tue, dit-il, parce que je suis inutile aux autres et dangereux à moi-même. Je me tue parce que je me crois immortel. » Il ne se tua pas, car cela eût attiré sur lui l'attention, ce qui est toujours une impolitesse. Et la raison qu'il se donnait d'être inutile aux autres, loin de se la reprocher, il s'en honora le jour où il s'avisa qu'il n'y avait rien de plus hideux que d'être un homme utile. Mais il avait déjà dans le sang cette religion du stoïcisme sur laquelle il greffa son christianisme au fur et à mesure qu'il approfondit sa douleur.

Il fut longtemps stoïque à défaut de pouvoir être chrétien, car être chrétien est encore plus difficile que d'être stoïque et qu'on ne peut progresser que par degrés sur l'échelle de la perfection. Le christianisme ne retranche rien au stoïcisme, il y ajoute au contraire en nous donnant le courage et le couteau pour fouiller dans notre âme, et la lampe pour voir clair au fond de ce tombeau grouil-

lant de vers et de vermine qu'est le cœur humain ; il ajoute en proposant à notre esprit de nouveaux obstacles, de nouvelles énigmes, et en exigeant de nous des perfections supérieures et supplémentaires. D'inaccessibles himalayes. Et Baudelaire ne se proposa rien de moins que la recherche de la perfection dans tous les domaines, de la toilette du corps à celle du cœur, en passant par la vestimentaire.

Son but fut donc de corriger la nature, comme on corrigerait un enfant, un vers boiteux, et de rectifier l'homme pécheur par la morale stoïcienne et chrétienne, par l'héroïsme et des tentatives de quasi-sainteté. Ce fut là son dandysme, sa politesse, forme première, quoique encore extérieure, embryonnaire, de la charité.

### Un solitaire

Cette rectification de la nature est aussi bien le fait de l'artiste dans son métier que du chrétien - étage supérieur - sur lui-même. D'ailleurs Baudelaire ne s'abuse pas sur la possibilité de se confier à autrui : « Sentiment de solitude dès mon enfance. Malgré la famille, et au milieu des camarades, sentiment de destinée éternellement solitaire. Cependant goût très vif de la vie et du plaisir. »

Il ne demande donc ni à l'amour ni à l'amitié ni à un quelconque rôle social, intolérable pour lui, un dérivatif à sa tristesse ou une source de joie. Il ne se

mêlera pas au monde, il évitera de faire nombre dans la foule, si ce n'est mystiquement, comme pour mieux la posséder et accroître par son adjuvant, sa propre solitude et sa propre singularité : « Multitude, solitude : termes égaux et convertibles par le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée. »

Rien ne le dégoûte plus que ce besoin qu'ont la plupart des humains de s'attrouper pour penser ou se délasser. « Le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, en bandes. Il y a aussi des gens qui ne peuvent s'amuser qu'en troupe. Le vrai héros s'amuse tout seul. »

Le vrai héros, le dandy, hait le public. Suivi par une troupe, un chef n'est déjà plus un chef pour lui. Jésus, il le voit essentiellement au jardin des Oliviers, abandonné par tous et même par son Père. Ou alors, le fouet à la main, chassant les marchands du Temple. Il se souvient que le Christ n'a pas prié pour le monde, qu'il ne parle qu'aux âmes et dans le tête-à-tête. Et il sait très bien qu'aucune charité n'entre dans cette perversion du christianisme qui s'appelle le socialisme. La première charité qu'on doit à son prochain, c'est de lui montrer le chemin de la perfection et de lui mettre le pied à l'étrier. D'ailleurs, son dandysme extérieur, ses gants roses, son linge impeccable, bien que rapiécé par endroits plus souvent qu'à son tour, ne pourrait-on pas dire qu'ils obéissent à une certaine rectitude, à une certaine orthodoxie, à beaucoup de rigueur en tout cas, et à une sainte dissimulation de ses peines et de ses douleurs dans cette étrange pudeur qui le fait ainsi s'accoutrer et qui m'a toujours fait penser à cette parole du Christ qui ne voulait pas que ses disciples eussent l'air de jeûner quand ils jeûnaient (Mt 7).

On a honte d'être riche et bien portant quand nos amis sont criblés de dettes et malades, et de jouir encore des femmes dont Pascal et Baudelaire semblent s'être volontairement abstenus, trouvant dans leur chasteté et leur continence une volupté qu'ignore la satisfaction des repus. Mais on se console en se disant que la roue finira bien par tourner et qu'après avoir connu l'aisance et l'abondance, on pourrait bien connaître à notre tour la gêne et le dénuement, ce qui ne doit pas attrister outre mesure une âme bien située et un esprit nourri de la prose et des vers d'un poète comme Baudelaire.

## Elitisme

Dans les rôles sociaux, ne trouvent grâce à ses yeux que le guerrier, le prêtre et l'artiste. Le peuple : « Tailable et corvéable ». Si Baudelaire méprise la multitude, quelle ne sera pas la hauteur de son dédain quand celle-ci s'avisera de juger une œuvre d'art. Il sait que le public est fait pour obéir et non pour commander. Qu'il commande et il voudra les déjections coutumières ! « Ah ! misérable chien, si je vous avais offert un paquet d'excréments, vous l'auriez flairé avec délices et peut-être dévoré. Ainsi vous-même, indigne compagnon de ma triste vie, vous ressemblez au public, à qui il ne faut jamais présenter des parfums délicats qui l'exaspèrent, mais des ordures soigneusement choisies » (*Petits poèmes en prose*). Je ne crois pas qu'aujourd'hui on soit très regardant sur le choix des ordures.

Dans ce cas pour qui, pourquoi écrire ? Toujours pour un petit troupeau, le même à travers tous les siècles ; c'est à travers lui seul que l'art et l'intelligence survivent encore, comme c'est à travers les saints que l'Eglise, cette vieille matrone essoufflée, arrive encore à se soutenir. D'ailleurs, est-il absolument nécessaire, demande-t-il, qu'un livre quelconque soit compris, accepté de celui pour qui il a été composé ? On ne doit écrire ni pour les autres, ni pour soi, ni même pour l'art - le beau geste inutile - mais pour la chose qu'il importe d'écrire. Les prophètes s'imaginaient-ils qu'ils seraient lus, compris ? Mais le Saint-Esprit était là, cet ange furieux qui dirigeait leur main, cet ange plein de charité qui vous prend la nuque et l'abaisse sur votre devoir de tous les jours, comme un pion dans une maison de correction qui veut le bien de ses pensionnaires.

Baudelaire se réjouissait même du petit nombre des élus tant sur le plan de la grâce et du salut que sur celui de l'intelligence artistique. Il voulait que les affaires d'art ne se traitassent qu'entre aristocrates. Mais pas pour retrouver entre soi, dans un petit nombre, la chaleur humaine de bétail qu'on trouve dans le grand, même un peu plus épurée. Non, pour trouver, au contraire, le couteau et l'épée, la sévérité et le jugement, voire le châtimement de compagnons qui s'entraînent à l'excellence, et qui ne perdent pas leur temps et leur âme en oisives conversations mondaines, en vains échanges de compliments ou en gloses de connaisseurs.

Et le miroir ? Baudelaire jugeait qu'il fallait vivre devant un miroir vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais ce miroir, c'est celui de la conscience et de ses rigoureux examens, ce miroir n'invite à aucune complaisance envers soi-même, ce miroir, c'est la force demandée au ciel - car ce secours ne peut être que

surnaturel - de contempler son corps et son cœur sans dégoût. Ce miroir, c'est la lampe qui éclaire ces ordures dont notre âme est la boîte et le réceptacle.

## Epouvantable amour

Quant à la femme, ce qu'il a dit d'elle a fait grincer bien des râteliers. L'amour de l'homme pour la femme, tel qu'il le voit, n'est qu'un combat singulier, un crime commis dans le noir, ou c'est un ange qu'on assassine, un ange qu'on fait pleurer. « Je crois, dit-il, que j'ai déjà écrit dans mes notes que l'amour ressemble fort à une torture ou à une opération chirurgicale. Mais cette idée peut être développée de la manière la plus amère. Quand même les deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, l'un des deux sera toujours plus calme, ou moins possédé que l'autre. Celui-là ou celle-là, c'est l'opérateur ou le bourreau, l'autre, c'est le sujet, la victime. Epouvantable jeu où il faut que l'un des joueurs perde le gouvernement de soi-même. Moi je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. Et l'homme et la femme savent, de naissance, que dans le mal se trouve toute volupté. »

Baudelaire ici ne fait que paraphraser saint Paul quand celui-ci dit que se marie celui qui brûle et que le meilleur est la chasteté, ou quand le Christ parle de ceux qui se sont châtrés pour le Royaume des cieux. Baudelaire s'appuie pour penser et dire ces choses incompréhensibles et odieuses à nos contemporains, sur une tradition chrétienne bimillénaire et sur une connaissance exacte de la nature humaine.

Maladivement sensuel et surnaturellement et volontairement chaste, tel fut Baudelaire. Car sa vraie femme, celle à

laquelle il parle comme à un enfant, à une sœur, c'est sa Douleur. « Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille... » « Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici, loin d'eux. »

« Viens par ici, loin d'eux. » Lui qui n'utilise presque jamais les rythmes complexes dont raffolera Verlaine, et qui se contente de versifier le plus souvent comme Boileau. Ce Boileau hystérique, comme on l'a qualifié, et qui ajouta un péché nouveau, l'hystérie, à la sévérité classique.

## Prostitution et charité

S'il condamne l'amour humain ou du moins la physique de l'amour pour mieux relever la charité, il est plaisant de voir qu'il lui préfère la prostitution justement comme une forme perversie ou au contraire sublimée de la charité. « Goût inamovible de la prostitution dans le cœur de l'homme. Il veut être deux. L'homme de génie veut être un. La gloire, c'est rester un et se prostituer d'une manière particulière. C'est cette horreur de la solitude, le besoin d'oublier son moi dans la chair d'un autre que l'homme appelle noblement le besoin d'aimer. » On voit que Baudelaire ne s'éloigne jamais de la prudence des saints qui les force à n'aimer le prochain que pour Dieu et en Dieu.

L'amour, dira-t-il encore, peut dériver d'un sentiment généreux : le goût de la prostitution ; mais il est bientôt corrompu par le goût de la propriété ! La prostitution est désintéressée à l'encontre de l'amour qui revendique ses droits et révèle par là son égoïsme. Le bourreau veut entrer dans le corps de sa victime et se confondre en elle, comme le vainqueur avec le vaincu, tout en conservant les privilèges du conquérant. L'homme est un animal adorateur. Adorer, c'est

se sacrifier et se prostituer. Ailleurs, s'en prenant à l'époux trompé, il le traite sans indulgence. « Sa douleur naît de son orgueil de propriétaire, d'un raisonnement faux sur l'honneur et sur le bonheur, et d'un amour naïvement détourné de Dieu pour être attribué aux créatures. C'est toujours l'animal adorateur se trompant d'idole. »

« L'être le plus prostitué, c'est l'être par excellence, c'est Dieu, puisqu'il est l'ami suprême et le confident de chaque individu, puisqu'il est le réservoir commun, inépuisable de l'amour. »

Baudelaire croit que tout amour qui ne remonte pas à Dieu constitue une faute et un crime de lèse-majesté. Seul du côté des hommes et des femmes, en possession d'un génie avare et laborieux, de grâces douloureuses, d'humiliations jugées par lui comme des bénédictions, avec en soi la maladie, la soif du plaisir presque jamais étanchée, l'obsession du gouffre, la terreur du jugement, sentant de plus en plus souvent passer sur lui ce qu'il appelle « le vent de l'aile de l'imbécillité », puis l'aphasie finale, Baudelaire grandit dans le loisir, vécut toute sa vie dans le tremblement, la nuque penchée sous le couteau d'Abraham, ayant été tel qu'il l'a dit : « La plaie et le couteau, le soufflet et la joue, les membres et la roue, et la victime et le bourreau », tel un blessé qu'on oublie au bord d'un lac de sang sous un grand tas de morts et qui meurt sans bouger dans d'immenses efforts.

G. J.

**Charles Baudelaire,**  
*Le spleen de Paris.*  
*Petits poèmes en*  
*prose*, nouvelle  
édition entièrement  
revue de Robert Koop,  
Poésie/Gallimard  
n° 415, Paris 2006.

**Charles Baudelaire,**  
*Les Fleurs du Mal,*  
*illustrées par la pein-*  
*ture symboliste et*  
*décadente,*  
Diane de Sellers 2005,  
472 p.

**Claude Pichois,**  
**Jean Ziegler,**  
*Baudelaire*, Fayard,  
Paris 2005, 828 p.